

Pluralité des langues et des territoires dans l'État plurinational de Bolivie : illustration par un atlas sonore

ALEXIS PIERRARD

Université Côte d'Azur (France), BCL UMR 7320

PHILIPPE BOULA DE MAREÜIL

Université Paris-Saclay & CNRS, LISN (France)

Résumé : Depuis sa nouvelle Constitution en 2009, l'État plurinational de Bolivie définit une nation indigène comme étant la collectivité humaine qui partage notamment une identité culturelle, une langue et une territorialité. Cette définition est venue sanctionner un mouvement de fond visant à la reconnaissance des droits des populations indigènes et à la préservation des langues autochtones. Dans un premier temps, on s'interrogera sur l'arrière-plan théorique et idéologique de ces évolutions législatives. Dans un deuxième temps, on tentera de cartographier certaines des 36 langues officiellement reconnues, à travers un atlas parlant qui vise à mettre en valeur l'héritage linguistique de la Bolivie. On verra les problèmes pratiques que cela pose et les problèmes que pose l'enregistrement (en plus de la transcription) de traductions d'une même histoire dans une quinzaine de langues amérindiennes, dans le but de mettre en ligne un atlas sonore des langues de Bolivie.

Mots-clés : atlas linguistique ; ayoreo ; Bolivie ; langues en danger ; politique linguistique ; quechua.

Abstract: Since its new Constitution in 2009, the Plurinational State of Bolivia has defined an indigenous nation as the human collectivity that shares, among other things, a cultural identity, a language and a territoriality. This definition sanctioned a fundamental movement aiming at the recognition of indigenous populations' rights and the preservation of native languages. First, we will question the theoretical and ideological background of these legislative developments. Second, we will attempt to map some of the 36 officially recognized languages, through a speaking atlas which aims at highlighting the linguistic heritage of Bolivia. We will see the practical problems that this poses, and the problems posed by the recording (in addition to the transcription) of translations of the same story in about fifteen indigenous languages, with the aim of putting online a speaking atlas of the languages of Bolivia.

Keywords: Ayoreo; Bolivia; endangered languages; language policy; linguistic atlas; Quechua.

Introduction

Dans cet article, nous évoquerons diverses représentations linguistiques des langues de Bolivie en général et du quechua en particulier. L'objectif est double : appréhender des représentations concurrentes telles qu'elles se manifestent à travers différentes activités langagières et proposer un outil cartographique de (re)valorisation de la diversité linguistique. Nous nous intéresserons d'abord aux processus d'élaboration des textes de loi liés aux politiques linguistiques, en tant que manifestations de représentations multiples. Nous présenterons ensuite un atlas sonore des langues de Bolivie, dont le but principal est de rendre visible et audible la richesse du paysage linguistique bolivien. Même si nous évoquerons quelques textes de loi, il ne s'agit pas d'une étude sur les politiques linguistiques (ni leur évaluation), mais d'un travail en cours, résultant d'enregistrements sur le terrain dans une quinzaine de langues amérindiennes et de leur visualisation, à travers un site web qui permet de lire et d'écouter une même histoire dans ces différentes langues.

Nous commencerons par une contextualisation historique, nécessaire à notre sens, qui concerne l'évolution des territoires sociaux et géographiques des principales langues de Bolivie : nous passerons rapidement sur l'idéologie présidant aux processus d'homogénéisation linguistique en faveur de l'espagnol, de la fin du 19^e siècle à nos jours, en pointant le rôle de l'école unilingue ; nous montrerons l'évolution des politiques linguistiques éducatives dans les dernières décennies, avec les principaux textes juridiques qui visent davantage le plurilinguisme ou le multilinguisme. Nous terminerons enfin par une description de l'atlas sonore que nous avons mis au point, soulevant des questions de cartographie linguistique et des problèmes pratiques pour collecter des langues en danger d'extinction à des degrés divers. Nous analyserons également quelques-unes des langues recueillies en glosant les traductions du texte dont nous sommes partis.

1. Contextualisation historique

1.1. *Espace considéré*

La Bolivie forme un espace constitué de hautes terres (les Andes), de vallées intermédiaires (caractérisées linguistiquement par la diffusion du quechua *cuzqueño* colonial) et les basses terres (les régions tropicales de l'Est et du Nord amazonien). Les langues historiquement parlées dans les hautes terres étaient de familles puquina, uru et aymara, cette dernière langue étant ultradominante avant l'arrivée des Incas. Pendant la période incaïque, au cours du 15^e siècle environ, on observe l'implantation de quelques colonies exogènes, et on suppose que l'aristocratie locale était bilingue aymara-quechua inca – le quechua inca différant du quechua actuel¹. Avec l'arrivée des Espagnols dans les années 1530-1538, une période de transition a impliqué un démantèlement de l'administration inca, de nombreuses guerres, des mouvements de population et un déclin démographique. Grâce à un document découvert en 1975 – *La copia de curatos*² –, on sait que l'aymara était parlé dans tout l'ouest de la Bolivie actuelle, les langues urus restent minoritaires, stigmatisées, périphériques, tandis que le puquina, qui n'est plus parlé aujourd'hui, connaît la fin d'un processus de remplacement par l'aymara et cesse d'être parlé probablement au cours du 18^e siècle, voire du 19^e siècle³. Le quechua inca est compris par au moins une partie de la population, par endroits, mais il s'agit probablement davantage d'une langue véhiculaire que d'une langue vernaculaire.

Au cours des 17^e et 18^e siècles, on assiste au développement des réductions – *reducciones* ou *pueblos de Indios* – et des bourgs

¹ Alexis Pierrard, *Sociolinguistique historique et moderne du quechua sud-bolivien*, Paris, L'Harmattan, 2019.

² Thérèse Bouysse-Cassagne, « Apuntes para la historia de los puquinahablantes », *Boletín de Arqueología PUCP*, n° 14, 2010, p. 283-307.

³ Willem Adelaar et Simon van de Kerke, « El puquina como lengua de Tiahuanaco », dans María de los Ángeles Muñoz (dir.), *Interpretando huellas. Arqueología, Etnohistoria y Etnografía de los Andes y sus Tierras Bajas*, Cochabamba, Grupo Editorial Kipus, 2018, p. 8-18.

espagnols, ainsi qu'à de profondes transformations des entités ethniques et des modèles économiques⁴. Le boom minier est très important, avec Potosí qui devient l'une des plus grandes villes du monde et un centre économique majeur. La restructuration de la société coloniale, avec la perte des identités ethniques anciennes, laisse place à une nouvelle catégorisation certainement plus complexe dans le détail mais que l'on peut résumer ainsi : les *Indios* (paysans indigènes), les *Mestizos* (catégorisation sociale qui englobe en plus des paysans, des ouvriers spécialisés dans la mine et des artisans) et les *Criollos* (au moins symboliquement, les descendants des Espagnols). Fortement aymarisé, le quechua *cuzqueño*, qui acquiert probablement certaines caractéristiques à Potosí, au cours du 17^e siècle, se diffuse dans un premier temps en archipels vers les villes et les bourgs, où il est parlé par les *Mestizos* et les *Criollos*. Dans un deuxième temps, le quechua remplace l'aymara parlé par les *Indios* : il s'agit là d'un mouvement de fond attesté jusqu'à la deuxième moitié du 20^e siècle, voire jusqu'à aujourd'hui⁵.

Jusqu'à l'indépendance en 1825, en zone quechuaphone, toutes les classes de la société, hormis les administrateurs espagnols, parlent une variété de quechua comme langue maternelle. La classe sociale des *Mestizos* ne parle généralement pas l'espagnol, contrairement à ce que laisserait croire un imaginaire fort répandu. Bien sûr, la situation actuelle est tout autre : non seulement les termes *Indios* et *Mestizos* sont devenus péjoratifs ou tabous, laissant la place à ceux de *Indígenas-Originarios-Campesinos* – voire *Interculturales*, désignant les paysans des hautes terres descendant « coloniser » les basses terres –, mais encore la zone

⁴ José Gordillo et Mercedes Del Río, *La visita de Tiquipaya (1573) : análisis etno-demográfico de un padrón toledano*, Cochabamba, UMSS-CERES-ODEC/FRE, 1993 ; Robert Jackson, « Naissance et métamorphoses du savoir démographique : le mestizaje des communautés indigènes de la Valle Bajo de Cochabamba, en Bolivie », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 25, n° 1, 1996, p. 69-99.

⁵ Il s'agit là d'une modélisation de diffusion du quechua bolivien comportant bien entendu des incertitudes mais dont l'ensemble des arguments est présenté dans Alexis Pierrard, *op. cit.*, chapitre 3.

vraiment aymarophone actuelle⁶ est considérablement réduite. La carte que nous avons établie (voir Figure 2) diffère de ce que peuvent montrer d'autres cartes linguistiques : on peut citer celle que propose le site Academia⁷ ou encore celle d'Alexis Pierrard⁸, qui présente les zones à prédominance (plus de 30 %) de locuteurs de quechua, par rapport à une population absolue qui est aujourd'hui de 11 millions d'habitants pour la Bolivie, désormais majoritairement hispanophones.

La carte de la Figure 1 prolonge celle de Xavier Albó⁹, fondée sur un recensement antérieur, et permet d'observer des municipalités mixtes quechua-aymara ainsi que la prédominance de l'espagnol dans les aires urbaines. Plusieurs cartes ont, en effet, été proposées pour la Bolivie. Celle que nous avons élaborée (Figure 2), aux couleurs du drapeau de Bolivie, se veut facile à lire : en rouge, pour l'aire aymara, en jaune pour l'aire quechua et en vert pour les basses terres (jusqu'aux vallées interandines du Sud), où une trentaine de langues sont parlées. Dans le contexte que nous venons d'exposer brièvement, il ne s'agit pas de représenter des zones où l'aymara ou le quechua seraient majoritaires dans la famille et l'espace quotidien, auquel cas il faudrait soustraire nombre de territoires urbanisés. Il s'agit d'un compromis où nous n'avons pas fait figurer les enclaves résiduelles aymarophones en territoire aujourd'hui quechuaphone : nous y reviendrons.

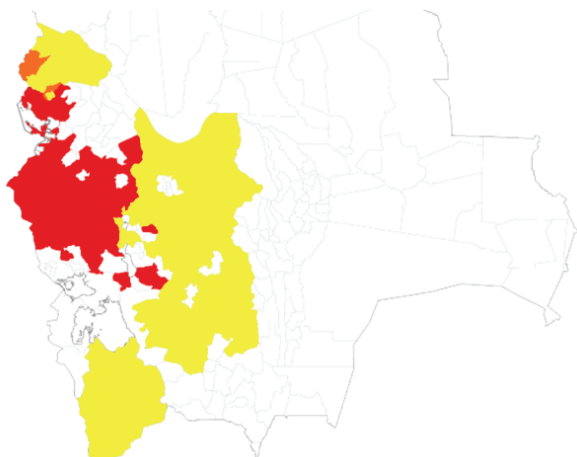
⁶ L'aire aymarophone est rapportée en rouge sur les cartes des Figures 1 et 2.

⁷ Gabriel A. Gallinate, *Mapa Lingüístico de Bolivia (Lenguas/Idiomas de Bolivia)*, <https://bit.ly/3FfK1YM>, consulté le 20 janvier 2023.

⁸ Alexis Pierrard, « Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien », dans Ksenija Djordjević et Virginie Garin (dir.), *Contacts (ou Conflits) de langues en contexte postcommuniste et postcolonial*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2016, p. 275-301.

⁹ Xavier Albó, *Bolivia plurilingüe : guía para planificadores y educadores*, La Paz, CIPCA/ UNICEF, 1995.

Figure 1. Carte de Bolivie indiquant les municipalités à prédominance de locuteurs de quechua (jaune) et d'aymara (rouge), ainsi que les municipalités mixtes (orange)¹⁰



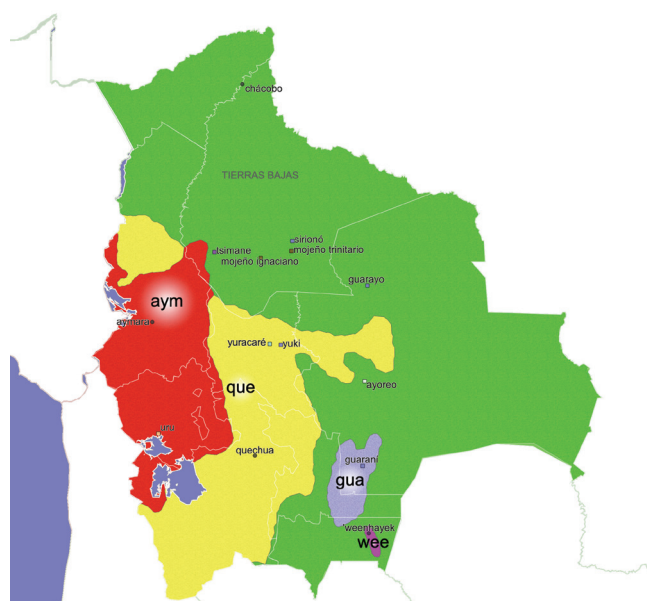
De la fin du 19^e siècle à nos jours, l'unilinguisme comme idéologie sociolinguistique, le « corps de représentations [...], articulé et mobilisé à des fins plus ou moins ouvertement politiques [...] de contrôle des esprits et d'orientation des comportements¹¹ », est l'idéologie dominante. Cela inclut une hiérarchisation des usages politico-administratifs qui sert évidemment l'espagnol, langue des élites de la République de Bolivie, et la mise en place d'une diglossie fonctionnelle entre l'espagnol et les langues indigènes. Dans les premières décennies de la République, cependant, les classes dominantes considéraient le quechua ou l'aymara comme leurs langues propres ; l'unilinguisme comme idéologie ne s'est mis en place qu'après la Guerre du Pacifique (1879-1884), avec une volonté d'imposer à la Nation une langue unique. À la suite de cette guerre, l'État bolivien a perdu l'accès à la mer – ce que l'on peut voir dans la carte de la Figure 2 – et il s'est agi dans les discours des

¹⁰ Source : Alexis Pierrard, « Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien », *op. cit.*, p. 278.

¹¹ Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2017, p. 64.

élites de « régénérer¹² » le peuple pour l’engager sur la voie du progrès et de la modernité. Dans une perspective évolutionniste courante à l’époque, le peuple bolivien – à savoir les masses indiennes et les métis – était considéré par ces élites comme malade et inadapté au monde moderne. Dès lors, l’éducation de ces masses à travers l’hispanisation est perçue comme nécessaire à la marche en avant du pays, dans l’imaginaire collectif.

Figure 2. Carte des langues de Bolivie collectées



Abréviations : aym = aymara ; que = quechua ; gua = guaraní ; wee = weenhayek.

Les limites des départements (équivalents des régions françaises) sont indiquées en clair¹³.

¹² Le terme est emprunté à Françoise Martinez, « *Régénérer la race* ». *Politique éducative en Bolivie (1898-1920)*, Paris, IHEAL, 2010.

¹³ Une option du site *Atlas sonoro de las lenguas de Bolivia* (<https://atlas.limsi.fr/?tab=bo>) permet de ne pas faire apparaître ces limites administratives. Une autre option permet d’afficher une légende en espagnol (non rapportée ici).

Cette idéologie reste dominante jusque dans la deuxième moitié du 20^e siècle, avec une éducation primaire généralisée en espagnol qui se poursuit et s'accélère. Elle est encore puissante dans les institutions de formation des enseignants : dans les faits, on est passé d'un monolinguisme en langue amérindienne majoritaire à un bilinguisme¹⁴ de transition, suivi d'une perte de transmission et d'une évolution vers un monolinguisme espagnol. En 1976, le bilinguisme¹⁵ est d'ores et déjà dominant (avec 43 % de la population totale), suivi du monolinguisme espagnol (36 % environ) et du monolinguisme en langue indigène (à 20 %). En 1992, d'après le recensement, le monolinguisme a chuté à 11 % environ, au profit du bilinguisme et du monolinguisme en langue espagnole. En 2001, le monolinguisme espagnol a pris le dessus, en dépassant les 50 %, cette fois au détriment du bilinguisme, passé à 37 %. Le schéma est sans appel, et même le quechua, qui compte encore plus de 1,5 million de locuteurs peut être – et doit être – considéré comme une langue en danger.

L'éducation et l'idéologie unilingues ne sont certes pas les seuls facteurs responsables, mais elles ont fortement participé à la diffusion de représentations associant les langues indigènes au passéisme et l'espagnol à la modernité, à l'urbanité et à la littéracie. Les idéologies plurilingues qui suivent vont reprendre en quelque sorte ces représentations et associer notamment le quechua à la paysannerie et à l'indigénéité. Depuis les années 1990, on assiste à un tournant avec les premiers projets pilotes d'éducation interculturelle bilingue, les premières mentions de respect et de reconnaissance des langues *de jure* dans la Constitution de 1994. Les

¹⁴ Nous manquons de travaux sur les processus d'acquisition langagière chez les enfants bilingues en Bolivie, mais on peut consulter ceux de Susan E. Kalt, « Spanish as a second language when L1 is Quechua: Endangered languages and the SLA researcher », *Second Language Research*, vol. 28, n° 2, 2012, p. 265-279. Des enquêtes de terrain du premier auteur de la présente contribution, il ressort une diversité de situations allant du bilinguisme précoce, dans un cadre familial où les deux langues sont en coprésence, au bilinguisme tardif avec l'entrée des enfants à l'école dans leur septième année.

¹⁵ Les données sont tirées des différents recensements de population. Pour plus de détails, voir Alexis Pierrard, « Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien », *op. cit.*

revendications commencent à entrer dans les esprits et le décret¹⁶ 25894 de 2000 reconnaît 35 langues. En 2009, la République de Bolivie devient l'État plurinational de Bolivie, dont l'article 5 de la Constitution (adoptée par référendum) reconnaît officiellement 36 langues, impliquant les nations ou peuples indigènes-originaux-paysans, toujours associés dans les discours publics. La nation indigène est considérée comme étant la collectivité humaine qui partage une identité culturelle, une langue, une tradition historique, des institutions, une territorialité et une cosmovision, dont l'existence est antérieure à l'invasion coloniale espagnole (Art. 30.I de la Constitution).

1.2. *Évolution récente des politiques éducatives*

La Constitution de 2009 attribue aux universités l'implémentation des politiques linguistiques et la diffusion des langues indigènes. Déjà auparavant, un décret de 2008 avait créé trois universités indigènes quechua, aymara et guaraní : nous reviendrons sur cette troisième langue dont l'aire d'expansion, importante, a été cartographiée dans notre atlas sonore. Une loi de 2010 relative à l'éducation¹⁷ déclare que l'enseignement doit être obligatoirement bilingue, respectant la prédominance linguistique dans l'aire territoriale des unités éducatives, avec un tronc commun et un programme régionalisé. La loi générale de 2012¹⁸, enfin, donne un cadre légal indispensable à l'application de toutes ces politiques linguistiques, avec notamment les principes de personnalité et de territorialité, définissant ces concepts : elle déclare l'accueil obligatoire de tout individu en langue maternelle selon le principe de territorialité dans les institutions étatiques ou publiques.

¹⁶ « Bolivia : Decreto Supremo N° 25894, 11 de septiembre de 2000 », *Portal jurídico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3LYuO24>, consulté le 20 janvier 2023.

¹⁷ « Bolivia : Ley de la Educación “ Avelino Siñani-Elizardo Pérez”, 20 de diciembre de 2010 », *Portal jurídico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3QiofKo>, consulté le 20 janvier 2023.

¹⁸ « Bolivia : Ley N° 269, 2 de agosto de 2012 », *Portal jurídico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3FdpcNo>, consulté le 24 janvier 2023.

Parmi les auteurs des textes de lois, se trouvent des représentants des organisations de base mais aussi des sociolinguistes, des élus, des organisations non gouvernementales (ONG) qui participent : des groupes différents, donc, avec des intérêts et des représentations sociolinguistiques différentes. Se pose évidemment la question de l'applicabilité de la loi, qui justifie l'implication d'experts pour définir la notion de territorialité nécessaire à la mise en œuvre des programmes régionalisés, par exemple. Ce qui ressort, cependant, c'est l'opacité du processus d'écriture et de négociation des textes. L'une des particularités des textes de loi est qu'une fois rédigés, il n'est pas vraiment possible d'en identifier le ou les énonciateurs. C'est, en amont, les phases de discussion et de rédaction qu'il faudrait documenter pour étudier les différentes représentations linguistiques et territoriales en présence.

On remarque cependant que la loi générale des droits politico-linguistiques est très fortement calquée sur la déclaration de Barcelone¹⁹ de 1996, notamment en ce qui concerne les concepts de communautés et de groupes linguistiques²⁰ et que des organisations catalanes (*Centre Internacional Escarré per a les Minories Ètniques i les Nacions*) et basques (*Garabide*) étaient présentes en Bolivie à cette époque. Parmi les institutions qui découlent de ces politiques linguistiques, on peut citer des instituts qui ont des rôles à jouer dans la documentation des langues (les *Institutos de Lengua y Cultura*), des centres éducatifs qui ont proposé des programmes communs d'enseignement (les *Consejos Educativos de los Pueblos Originarios*) et des universités indigènes. L'Université quechua Casimiro Huanca définit la territorialité de la Nation quechua (équivalant à langue quechua dans les textes) sur son site Internet en distinguant territorialités continues et territorialités discontinues. Les territorialités continues équivalent dans

¹⁹ Jacques Leclerc, « Déclaration universelle des droits linguistiques », *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, CEFAN, Université Laval, <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/>, consulté le 20 janvier 2023.

²⁰ Comparer par exemple la définition de Communauté linguistique de la DUDL (1.1) et la Loi 269 (4.c). Les liens se trouvent respectivement en notes de bas de page 18 et 17.

cette définition aux trois départements de Potosí, Chuquisaca et Cochabamba, incluant ainsi les basses terres de ces départements. Les territorialités discontinues sont les parties quechuaphones des départements d'Oruro et de La Paz, à dominance aymarophone, et les municipalités de Santa Cruz liés aux migrations de la deuxième moitié du 20^e siècle.

Le *Consejo Educativo de la Nación Quechua* a dû, quant à lui, définir le territoire quechuaphone pour l'application du programme spécifique. Le point essentiel à mentionner ici est la reconnaissance de l'importance numérique des locuteurs de quechua dans certaines régions des basses terres (Santa Cruz et l'intégralité de la région du Chaparé)²¹. Ces territoires se superposent en effet à des territoires où sont parlées d'autres langues indigènes, aujourd'hui en danger, comme le yuki et le yuracaré, par exemple.

2. Pour un atlas sonore des langues de Bolivie

2.1. Cartographie

Nous avons entrepris, en 2020, la conception d'un atlas sonore des langues de Bolivie, qui prend la forme d'un site web où il est possible d'entrer et de cliquer sur différents points de la carte du pays pour entendre (et lire) une même histoire dans autant de langues que possible. Ce travail s'inscrit dans la continuité de ce qui a été fait pour la France et d'autres pays européens, sur une base commune²², aboutissant au site *Atlas sonore des langues*

²¹ Voir les pages 10 à 12 du programme régionalisé. « Currículo regionalizado y armonizado », *Ministerio de educación, Estado plurinacional de Bolivia*, <https://bit.ly/3LXWtA2>, consulté le 26 janvier 2023.

²² Philippe Boula de Mareüil, Frédéric Vernier et Albert Rilliard, « Enregistrements et transcriptions pour un atlas sonore des langues régionales de France », *Géolinguistique*, n° 17, 2017, p. 23-48 ; Philippe Boula de Mareüil, Marcel Courthiade et Frédéric Vernier, « De la Provence aux Balkans : discours épilinguistiques autour d'un atlas sonore des langues régionales ou minoritaires d'Europe », dans Annie Rialland et Michela Russo (dir.), *Les langues régionales de France. Nouvelles approches, nouvelles méthodologies, revitalisation*, Édition de la Société linguistique de Paris, 2023, p. 247-283.

*régionales de France*²³ qui, avec plus d'un million de visites, a connu un certain succès dans les milieux enseignants, dans la presse et sur les réseaux sociaux. En Espagne ou en France, il est traditionnel de dessiner les aires où l'on parle catalan, basque ou d'autres langues, même si ce n'est pas toujours sans poser de problème. En Guyane qui, en tant que département français, est couverte par notre atlas (avec 12 langues illustrées), il est plus délicat d'associer des territoires à des langues, dans la mesure où celles-ci sont le plus souvent limitées à des communautés qui peuvent s'intercaler le long d'un même fleuve. Les basses terres de Bolivie se rapprochent en ce sens de la Guyane, et nous avons combiné le tracé d'aires linguistiques avec de simples points sur la carte.

Comme nous l'avons esquissé ci-dessus, nous avons représenté les territoires où se parlent l'aymara, le quechua et le guaraní, les trois principales langues amérindiennes de Bolivie (voir les estimations de nombres de locuteurs dans le Tableau 1). Nous avons de plus dessiné, dans les basses terres, les contours de l'aire 'weenhayek, le long du fleuve Pilcomayo dans le sud du pays, qui représente un territoire de plus de 14 000 ha. *A contrario*, dans les hautes terres, l'uru chipaya n'apparaît que comme un point au nord du Salar de Coipasa, le territoire correspondant étant trop réduit pour être visualisé sur la carte. Une signalétique particulière (un carré plutôt qu'un cercle) précise que la communauté de Santa Ana de Chipayas, bien qu'enclavée en domaine aymara, est de langue distincte. Des carrés bleus pour les langues tupi-guarani comme le yuki, le guarayo ou le sirionó rappellent également la couleur de l'aire linguistique guaraní.

On voit sur la carte de la Figure 2 que non seulement le yuki mais également le yuracaré (qui constitue un isolat linguistique) sont parlés sur le territoire où l'on parle également quechua – dans le Chaparé, cette région où le département de Cochabamba (dans le centre du pays) s'avance dans les basses terres. L'aire

²³ *Atlas sonore des langues régionales de France*, Laboratoire LISN UMR9015 – CNRS – Université Paris-Saclay, 2022, <https://atlas.limsi.fr>, consulté le 20 janvier 2023.

linguistique quechua s'étend de plus dans le Piémont, au nord de l'aire linguistique aymara. Pour autant, le point où l'on peut cliquer pour écouter (et lire) la locutrice de quechua que nous avons enregistrée reste situé dans l'Altiplano, précisément à Potosí, dont nous avons déjà parlé, ville d'où était originaire notre informatrice. Et c'est à El Alto, où nous avons enregistré notre informateur locuteur d'aymara, dans la « capitale » aymara, que nous avons illustré cette langue. Enfin, c'est naturellement à Trinidad et à San Ignacio, où nous nous sommes rendus pour faire des enregistrements, dans le département du Beni (au nord du pays), que nous avons fait figurer le mojeño trinitario et l'ignaciano, respectivement considérés comme deux langues distinctes de la famille arawak.

2.2. *Matériel*

Pour les enregistrements, nous sommes partis d'une fable d'Ésope utilisée depuis plus d'un siècle par l'Association phonétique internationale (API) pour décrire nombre de langues du monde. Cette histoire, que nous avons fait traduire dans plus de 900 versions en dialectes ou langues minoritaires d'Europe, existe selon les publications de l'API en plusieurs versions pour illustrer l'espagnol péruvien ou péninsulaire²⁴, y compris dans une version alternative « phonétiquement équilibrée²⁵ ». Toutes sous le titre « El viento norte y el sol » (en français « La bise et le soleil »), ces différentes versions raconte une dispute entre le vent et le soleil, que va départager un voyageur enveloppé dans un manteau. Pour éviter un européocentrisme de mauvais aloi, nous avons suggéré aux locuteurs de tenir compte du vent froid, soufflant souvent du Sud en Bolivie (le *surazo*), comme cela a été fait au Brésil ou ailleurs²⁶.

²⁴ Ana María Fernández-Planas et Josefina Carrera-Sabaté, « Castilian Spanish », *Journal of the International Phonetic Association*, vol. 33, n° 2, 2003, p. 255-260.

²⁵ Germán Coloma, « Una versión alternativa de “El viento norte y el sol” en español », *Revista de Investigación Lingüística*, n° 18, 2015, p. 191-212.

²⁶ Plínio A. Barbosa et Eleonora C. Albano, « Brazilian Portuguese », *Journal of the International Phonetic Association*, vol. 34, n° 2, 2004, p. 227-232.

Certains locuteurs que nous avons enregistrés, cependant, se sont contentés de traduire *el viento* (« le vent »). Tel est le cas, notamment, du conteur enregistré à Cochabamba pour illustrer avec expressivité l'espagnol bolivien. Pour le manteau que porte le voyageur dans la fable, ce locuteur a utilisé le mot *poncho* ; mais ce vêtement n'étant pas d'usage dans les basses terres, la forme *capa* (« cape ») a été conservée dans la version que nous avons soumise aux locuteurs, réécrite par une anthropologue bolivienne dans le but d'être plus facile à lire. Même si l'histoire est relativement neutre culturellement, certains ajustements sont nécessaires et nous avons encouragé nos informateurs à adapter certains mots ou concepts. Certains nous ont indiqué, par exemple, que dans leur langue, il n'y avait pas de mot pour Nord/Sud ou pour « voyageur ». Nous leur avons dès lors dit que des équivalents des mots « homme » ou « étranger » feraient tout à fait l'affaire. Les locuteurs étaient des connaissances de connaissances, au sens de Lesley Milroy²⁷ ; certains travaillaient pour les *Institutos de Lengua y Cultura* (mojeño, sirionó, etc.).

2.3. Enregistrements et analyses

Des mots tels que « vent » ou « manteau » nous renseignent non seulement sur les langues et sur leur variation, mais encore sur les habitudes culturelles, voire sur la cosmovision de certains peuples. Ils peuvent aussi être les témoins de l'obsolescence de certaines langues. Nous avons ainsi rencontré les deux ou trois derniers locuteurs de canichana à San Pedro Nuevo, dans le département du Beni, dont nous n'avons pu enregistrer que quelques mots. Dans des environnements souvent bruyants (coqs, autres oiseaux ou autres animaux, quand ce n'est pas le fleuve ou la musique au volume élevé), réaliser des enregistrements de qualité peut être une gageure. Le passage à l'écrit, pour des langues sans tradition scripturale, représente un autre défi : une aide extérieure peut être requise, par exemple dans les deux langues que nous analysons : le quechua dans les hautes terres

²⁷ Lesley Milroy, *Language and social networks*, Oxford, Blackwell, 1987.

(en 2.3.1.) et l'ayoreo dans les basses terres (en 2.3.2.). La locutrice de quechua et le locuteur d'ayoreo que nous avons rencontrés, tous deux âgés, n'étaient pas à l'aise avec l'écriture de leurs langues. Leurs filles (l'anthropologue mentionnée plus haut et une enseignante, respectivement) ont ainsi été sollicitées pour transcrire leurs traductions : tout en étant de moins bonnes locutrices, elles savent au moins décoder et segmenter les mots, et la relecture de leurs textes a permis d'élucider une parole plus fluide qu'une traduction à partir du texte espagnol sous les yeux des locuteurs. Les textes produits ont ensuite été vérifiés et corrigés par des linguistes spécialistes de ces langues.

Pour l'instant, nous avons fait traduire la même histoire dans une quinzaine de langues : quechua, aymara, uru chipaya, yuracaré, chiquitano, yuki, guaraní, guarayo, sirionó, 'weenhayek, tsimane, chácobo, ayoreo, baure (joaquiniano), mojeño trinitario et mojeño ignaciano. Les enregistrements ainsi que leurs transcriptions sont librement accessibles à la page *Atlas sonoro de las lenguas de Bolivia* de notre atlas sonore²⁸, en plus de la version en espagnol bolivien cliquable au sein d'un bandeau en haut de la page qui présente le projet. Le Tableau 1 donne quelques informations sur les langues amérindiennes collectées, avec leur degré de vulnérabilité d'après l'Unesco²⁹. Ces langues sont aussi cartographiées dans la Figure 2, reproduisant la carte telle qu'elle apparaît sur notre site. Nous nous cantonnerons dans les sous-sections suivantes à l'analyse des données recueillies en quechua et en ayoreo (cette dernière langue étant de la famille zamucoane), qui illustrent bien la diversité linguistique de la Bolivie. Trop souvent la valorisation des langues minorisées se limite au lexique, d'où l'importance de gloses telles que nous les présentons ci-après.

²⁸ *Atlas sonoro de las lenguas de Bolivia*, Laboratoire LISN UMR9015 – CNRS – Université Paris-Saclay, 2022 <https://atlas.limsi.fr/?tab=bo>, consulté le 20 janvier 2023.

²⁹ Christopher Moseley (dir.), *Atlas of the World's Languages in Danger*, Paris, UNESCO, 2010.

2.3.1. *Quechua*

Le quechua bolivien est, dans l'ensemble, bien documenté³⁰, même si un énorme travail de description et d'analyse de variétés diatopiques et diastratiques reste à faire, afin de mieux comprendre comment la langue s'est diffusée sur les territoires qu'elle occupe aujourd'hui. De manière assez surprenante, en particulier, la variété urbaine de Potosí n'a pas fait l'objet d'une étude systématique, à notre connaissance. L'extrait 1, nous permet déjà d'entrevoir quelques particularités dans un texte par ailleurs parfaitement représentatif du quechua sud-bolivien. Nous avons fait le choix de respecter la norme orthographique en vigueur – qui rend compte simplement de caractéristiques du système phonologique du quechua, le trivocalisme, l'absence de corrélation de voisement ainsi que la glottalité avec les aspirées indiquées par un *h* et les éjectives indiquées par une apostrophe –, restant conscients que cette norme ne permettait pas de rendre compte de certains phénomènes. On peut néanmoins accéder à l'enregistrement sonore en ligne, le télécharger et se focaliser sur certains détails.

³⁰ Jorge Urioste et Joaquín Herrero, *Gramática de la lengua quechua y vocabulario quechua-castellano, castellano-quechua de las voces más usuales*, La Paz, Canata, 1955 ; Yolanda Lastra, *Cochabamba Quechua Syntax*, La Hagué/Paris, Mouton, 1968 ; Garland Bills, Bernardo Vallejo et Rudolph Troike, *An Introduction to Spoken Bolivian Quechua*, Austin, University of Texas Press, 1969 ; Xavier Albó, *Social Constraints on Cochabamba Quechua*, New York, Cornell University Press, 1970,

Tableau 1. Langues de Bolivie dans lesquelles la fable d'Ésope a été traduite, avec quelques informations géolinguistiques et démographiques, d'après Crevels et Muysken³¹

Langue	Famille linguistique	Localisation	Population	Nombre de locuteurs	Degré de vulnérabilité
quechua	Quechua	Andes	1555641	1540833	vulnérable
aymara	Aymara	Andes	1277881	1008825	vulnérable
uru chipaya	Uru-chipaya	Andes	2134	1800	vulnérable
mojeño trinitario	Arawak	Amazonie/ Est	30000	3140	en danger
mojeño ignaciano			2000	1080	sérieusement en danger
baure			886	67	sérieusement en danger
chácobo	Pano	Amazonie	516	380	en danger
yuki	Tupi-guaraní	Amazonie/ Est	208	140	sérieusement en danger
sirionó		Est	268	187	en danger
guarayo			11953	8433	vulnérable
guaraní (chiriguano)			81197	43633	vulnérable
'weenhayek ³²		Est	1797	1929	vulnérable
ayoreo	Zamuco	Est	1398	1398	en danger
tsimane	Mosetén-tsimane	Piémont	8615	6351	vulnérable
yuracaré	Isolat linguistique	Amazonie/ Est	2829	1809	en danger
chiquitano (bésiro)	Isolat linguistique	Est	195624	4615	sérieusement en danger

Comme toutes les variétés de *cuzqueño-boliviano*, les occlusives étymologiques en coda de syllabe sont aujourd'hui des fricatives, de même que l'aspiration de *juk* (« un ») a été dissimilée en /ʔ/ (en surface [ʊχ]). Le tilde sur la consonne nasale dans la racine

³¹ Les renseignements sont tirés de Mily Crevels et Pieter Muysken (dir.), *Lenguas de Bolivia*, La Paz, Plural, 2009.

³² Concernant le 'weenhayek, le nombre indiqué dans la source (Crevels & Muysken, 2009), pour la population, est inférieur à celui des locuteurs. Ce décalage illustre la difficulté à estimer l'appartenance ethnique (fondée sur une autodéfinition dans les recensements) et le nombre de locuteurs de telle ou telle langue (le plus souvent fondé sur des déclarations). Il est possible que la population 'weenhayek soit sous-estimée. Il est possible aussi que les locuteurs de wichi (glossonyme utilisé en Argentine pour une variété proche du 'weenhayek) aient été comptabilisés. Il est possible enfin que des Guaraní et des Tapiete plurilingues parlent 'weenhayek. Le plus probable est que les nombres rapportés de 1797 et de 1929 aient été inversés dans la référence citée.

ñi- (« dire ») est purement étymologique, car la dépalatalisation concerne l'ensemble du réseau dialectal, à la différence du pronom de première personne *ñuqa* (« je, moi »), qui est palatalisé par la locutrice – contrairement à ce qu'on observe dans les parlers de Cochabamba, par exemple. L'enregistrement donne par ailleurs un bon exemple de la variabilité encore mal comprise des /s/, avec une prononciation postériorisée en contexte uvulaire, dans le morphème du parfait *-sqa*. Au niveau morphologique, très riche en quechua, l'extrait permet en outre d'observer la distinction entre réflexivité (où chaque agent est son propre patient) exprimée par le morphème *-ku-* et réciprocité exprimée par le morphème *-naku-*.

L'extrait 1 illustre également l'importance de la documentation des langues en danger, à travers l'allomorphe [ru] du morphème *-rqu-* appelé centrifuge par César Itier³³, dans *qhichu-ru-ku-sqa* (« il retira »), qui indique aujourd'hui que l'action se réalise de façon brusque et soudaine – alors que le morphème centripète *-yku-* augmente l'intensité du verbe. Cette variante, du morphème centrifuge avec chute de l'uvulaire aisément reconnaissable au timbre fermée de la voyelle /u/, attestée dans d'autres variétés, n'a, à notre connaissance, jamais été mentionnée pour le quechua bolivien qui a généralement [rqu]. Enfin, ce court extrait donne à voir différents phénomènes d'hispanisation (déjà ancienne) dans cette variété : pluriels en *-s*, morphème du diminutif *-situ-*, coordinateur *y*, (« et »), etc. Il a été glosé selon les principes présentés par Itier, avec les abréviations suivantes : ABL = ablatif, ACC = accusatif ; ACP = accompli ; BEN = bénéfactif ; COM = comitatif ; COMPAR = comparatif ; CTF = centrifuge ; CTP = centripète ; DEM = démonstratif ; DIM = diminutif ; DYN = dynamique ; FUT = futur ; INTER.DUB = interrogatif dubitatif ; LOC = locatif ; MVT = mouvement ; NSR = nominalisateur ; PARF = parfait ; PL = pluriel ; POSS = possessif ; POT = potentiel ; PRO = pronom ; RECIPIR = réciproque ; REFL = réflexif ; RESTR = restrictif ; SG = singulier ; TOP = thématiseur (*topic*) ; VSR = verbalisateur ; 1/2/3 = personnes → = agent & patient.

³³ César Itier, *Parlons quechua. La langue du Cuzco*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Extrait 1.

<i>Inti-wan</i>	<i>wayra-wan</i>	<i>tinku-ku-sqa-nku</i>	<i>y</i>	<i>rima-naku-sqa-nku</i>	<i>mazyqin-chus</i>		
soleil-COM	vent-COM	rencontrer-REFL-PARF-3PL	et	disputer-RECIPR-PARF-3PL	lequel-INTER.DUB		
'Le soleil et le vent s'étaient rencontrés et se disputaient (pour savoir) lequel'							
<i>achkha</i>	<i>kallpa-yuq</i>	<i>ka-sqa</i>	<i>wayra-chus</i>	<i>inti-chus</i>			
beaucoup	force-POSS	être-PARF	vent-INTER.DUB	soleil-INTER.DUB			
'était le plus fort, le vent ou le soleil'							
<i>Chay-pi</i>	<i>rikehrimu-sqa</i>	<i>juk</i>	<i>runa</i>	<i>karu</i>	<i>llaqta-manta</i>	<i>allin</i>	<i>q'ipi-cha-sqa</i>
DEM-LOC	apparaître-PARF	un	personne	lointain	village-ABL	bien	chargement-VSR-PARF
'Là apparut une personne (venant) d'un lointain village bien chargé'							
<i>W'ayra-qa</i>	<i>ñi-sqa</i>	<i>ñuqa</i>	<i>atipa-sqa-yki</i>	<i>chay-pi-qa</i>	<i>manchay-ta</i>	<i>phuku-ri-sqa</i>	
vent-TOP	dire-PARF	PRO.1SG	vaincre-FUT-1→2	DEM-LOC-TOP	fort-ACC	souffler-DYN-PARF	
'Le vent dit "je vais te battre", alors il se mit à souffler très fort'							
<i>chay</i>	<i>tata-qa</i>	<i>p'acha-n-ta</i>	<i>urma-na-n-paq</i>	<i>Kay</i>	<i>tata-qa</i>	<i>astawan</i>	<i>mal'i-ta</i>
DEM	homme-TOP	vêtements-POSS.3SG-ACC	tomber-POT-3SG-BEN	DEM	personne-TOP	COMPAR	serré-ACC
'pour que tombent les vêtements de cette homme. Cette homme resserra (le nœud)'							
<i>wata-yku-ku-sqa</i>	<i>wayra-qa</i>	<i>p'inqaku-sqa</i>	<i>y</i>	<i>ch'in-situ-lla-ña</i>	<i>ka-sqa</i>		
attacher-CTP-REFL-PARF	vent-TOP	avoir honte-PARF	et	silence-DIM-RESTR-ACP	être-PARF		
'Le vent eut honte et resta silencieux'							
<i>Chay-pi-qa</i>	<i>inti</i>	<i>allin-ta</i>	<i>k'ancha-ri-sqa</i>	<i>chay</i>	<i>runa-qa</i>	<i>karu-manta</i>	<i>jamu-q-qa</i>
DEM-LOC-TOP	soleil	bien-ACC	briller-DYN-PARF	DEM	personne-TOP	loin-ABL	venir-NSR-TOP
'Alors le soleil se mit à briller, cette personne qui venait de loin'							
<i>qhichu-rqu-ku-sqa</i>	<i>ruwana-n-ta</i>						
retirer-CTF-REFL-PARF	<i>ruana-3SG-ACC</i>						
'retira brusquement sa cape'							
<i>Jina-pi-qa</i>	<i>wayra-qa</i>	<i>inti-ta-qa</i>	<i>ñi-sqa</i>	<i>pay</i>	<i>jatun</i>	<i>kallpa-yuq</i>	<i>ka-sqa</i>
ainsi-LOC-TOP	vent-TOP	soleil-ACC-TOP	dire-PARF	PRO.3SG	grand	force-POSS	être-PARF
'Ainsi le vent dit au soleil (qu')il avait une grande force'							

2.3.2. Ayoreo

L'ayoreo (ou zamuco) est la langue d'un peuple traditionnellement semi-nomade de chasseurs-cueilleurs vivant dans des communautés presque également réparties entre la Bolivie et le Paraguay. Comme on l'a vu dans le Tableau 1, la langue pourtant déclarée en danger par l'Unesco est parlée par 100 % des membres du peuple ayoreo³⁴, ce que nous avons pu observer dans la communauté située en périphérie de la ville de Santa Cruz de

³⁴ PEIB-TB [Programa de Educación Intercultural Bilingüe de Tierras Bajas], *Saberes y conocimientos el pueblo ayoreo*, Santa Cruz, SIRENA, 2008.

la Sierra où nous avons fait les enregistrements. Cette langue a bien été étudiée par Pier Marco Bertinetto³⁵, qui nous a fourni la glose adaptée au français ci-dessous, avec les abréviations suivantes : ADPOS = adposition ; AUG = augmentatif ; COMP = complémentateur ; COORD = coordination ; LOC = locatif ; MOD = modal ; PL = pluriel ; REFL = réflexif. Comme dans l'extrait 1 en quechua, nous proposons une traduction plus proche de l'ayoreo (entre guillemets simples). Nous nous sommes contentés de noter par 3 la troisième personne des verbes qui, au singulier comme au pluriel, est marquée en ayoreo dans les verbes réguliers par le préfixe *chV-* (où V est une voyelle thématique), le pluriel étant facultativement exprimé en insérant simplement le pronom 3PL indépendant avant le verbe. Dans les formes irrégulières, non segmentables comme *pesu* (« il/elle fait » ou « ils/elles font »), nous avons utilisé des points plutôt que des tirets indiquant des frontières de morphèmes.

L'extrait 2 illustre le fait qu'au niveau phonologique l'ayoreo possède 5 voyelles ainsi que des voyelles nasales et des consonnes nasales (totalement ou partiellement) dévoisées, mais pas de /l/, à l'image d'autres langues amazoniennes. Bien que la transcription indique la présence de /r/, ce phonème est souvent éliminé ou faiblement prononcé par la plupart des locuteurs. Au niveau grammatical, l'ayoreo, dont la morphologie est relativement simple par rapport à celle du quechua, par exemple, a été décrit comme une langue sans marqueurs de temps et d'aspect³⁶ ; cependant, l'adverbe de phrase *e* (qui de façon standard a été traduit par « déjà ») peut apporter des nuances de mode. Le suffixe augmentatif *-pise*, est quant à lui une marque d'intensité qui peut porter sur un verbe, un nom ou un adverbe, que l'on peut traduire par « beaucoup » ou « très ». Le suffixe de pluriel *-ode* peut par ailleurs être éliminé en *-de*. On note dans la glose la répétition de la conjonction de coordination *enga* (éventuellement

³⁵ Pier Marco Bertinetto, « Ayoreo (Zamuco). A grammatical sketch », *Quaderni del Laboratorio di Linguistica*, n° 8, 2009.

³⁶ Pier Marco Bertinetto, « Tenselessness in Southamerican indigenous languages with focus on Ayoreo (Zamuco) », *Linguas Indigenas Americanas*, n° 14, 2014, p. 149-171.

réduite à *nga*), qui ouvre ou clôt prosodiquement une proposition, apportant parfois au récit une forme d'émphase, tandis que le complémentateur *uje* (prononcé [uhe]) introduit des propositions subordonnées (surtout relatives, temporelles, causales). Au niveau lexical, c'est *tejnuringai* qui est répété pour traduire le « (vent) froid », en alternance avec *emi* (« vent »), tandis que « le voyageur » est traduit par *ute gosi* (correspondant à « cette personne »).

Conclusion

Nous avons vu dans cet article que, suite à une période d'homogénéisation linguistique de la société bolivienne par la généralisation du monolinguisme espagnol, la loi générale de droits et politiques linguistiques du 2 août 2012, reprenant largement la liste des langues officielles du décret du 11 septembre 2000, est allée très loin dans la définition de principes – *descolonización, equidad, igualdad, interculturalidad, territorialidad* – et d'autres concepts qui paraissent issus de la sociolinguistique tels que, entre autres, ceux de bilinguisme, de plurilinguisme, de normalisation, de normativisation et de standardisation linguistiques. Dans une perspective critique d'analyse du discours³⁷, on peut s'interroger sur la pertinence de cet arsenal juridique, le peu d'incidence qu'il a sur les pratiques langagières et les politiques linguistiques³⁸. On peut aussi s'interroger sur la pertinence d'inclure dans les 36 langues de Bolivie le puquina, éteint depuis des siècles, une langue rituelle comme le kallawaya ou des langues virtuellement mortes, dont on ne sait pas s'il reste encore des locuteurs. Le quechua naguère majoritaire, l'aymara et les langues des basses terres deviennent dans le même temps des langues en danger³⁹, langues que par ce travail, à travers des enregistrements réalisés sur le terrain, nous avons cherché à revaloriser, à défaut d'être en mesure de les revitaliser.

Sur cette base, nous avons abordé des concepts liés au territoire et à sa cartographie. Nous avons enfin choisi d'illustrer deux langues très inégalement dotées et normalisées : le quechua et l'ayoreo. Les traductions littérales ainsi que les gloses que nous

³⁷ Norman Fairclough, *Critical discourse analysis: The critical study of language*, Londres, Routledge, 2009.

³⁸ Inge Sichra, « “Desde mi perspectiva, la escuela y sus actores son los responsables de...” ». Cuando revitalizar es resistir luchando », dans Marleen Haboud Bumachar, Carlos Sánchez Avendaño et Fernando Garcés Velásquez (dir.), *Desplazamiento lingüístico y revitalización: Reflexiones y metodologías emergentes*, Quito, Editorial Universitaria Abya-Yala, 2020, p. 157-182.

³⁹ Inge Sichra, « El quechua. La lengua mayoritaria entre las lenguas indígenas », dans Luis Enrique López (dir.), *Diversidad y ecología del lenguaje en Bolivia*, La Paz, PROEIB Andes/Plural Editores, 2006, p. 171-199.

avons présentées, convoquant des catégories grammaticales fort différentes, donnent un échantillon de la richesse que représentent ces langues. Nous sommes en contact avec des locuteurs de dix autres langues amérindiennes et espérons compléter le tableau dans les années qui viennent.

Remerciements

Nous sommes reconnaissants à Frédéric Vernier pour la cartographie et le développement informatique du site *Atlas sonoro de las lenguas de Bolivia*. Nous remercions également Pier Marco Bertinetto et Luca Ciucci d'avoir glosé notre enregistrement en ayoreo — tout en restant responsables pour d'éventuelles erreurs que nous aurions introduites. Nous exprimons enfin notre gratitude à Daniela Aguirre-Torres, qui nous a permis de rencontrer plusieurs des locuteurs enregistrés. ¡A todos ellos, gracias!

Références

- Adelaar, Willem et Simon van de Kerke, « El puquina como lengua de Tiahuanaco », dans María de los Ángeles Muñoz (dir.), *Interpretando huellas. Arqueología, Etnohistoria y Etnografía de los Andes y sus Tierras Bajas*, Cochabamba, Grupo Editorial Kipus, 2018, p. 8-18.
- Albó, Xavier, *Social Constraints on Cochabamba Quechua*, New York, Cornell University Press, 1970.
- Albó, Xavier, *Bolivia plurilingüe : guía para planificadores y educadores*, La Paz, CIPCA/UNICEF, 1995.
- Atlas sonore des langues régionales de France*, Laboratoire LISN UMR9015 – CNRS – Université Paris-Saclay, 2022, <https://atlas.limsi.fr>, consulté le 20 janvier 2023.
- Atlas sonoro de las lenguas de Bolivia*, Laboratoire LISN UMR9015 – CNRS – Université Paris-Saclay, 2022, <https://atlas.limsi.fr/?tab=bo>, consulté le 20 janvier 2023.
- Barbosa, Plínio A. et Eleonora C. Albano, « Brazilian Portuguese », *Journal of the International Phonetic Association*, vol. 34, n° 2, 2004, p. 227-232.
- Bertinetto, Pier Marco, « Ayoreo (Zamuco). A grammatical sketch », *Quaderni del Laboratorio di Linguistica*, n° 8, 2009.
- Bertinetto, Pier Marco, « Tenselessness in Southamerican indigenous languages with focus on Ayoreo (Zamuco) », *Linguas Indígenas Americanas*, n° 14, 2014, p. 149-171.
- Bills, Garland, Bernardo Vallejo et Rudolph Troike, *An Introduction to Spoken Bolivian Quechua*, Austin, University of Texas Press, 1969.
- « Bolivia : Decreto Supremo No 25894, 11 de septiembre de 2000 », *Portal juridico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3PWQGfq>
- « Bolivia : Ley de la Educación “Avelino Siñani-Elizardo Pérez”, 20 de diciembre de 2010 », *Portal juridico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3troCsV>.
- « Bolivia : Ley N° 269, 2 de agosto de 2012 », *Portal juridico Lexivox libre*, <https://bit.ly/3FdpcNo>.
- Boula de Mareüil, Philippe, Marcel Courthiade et Frédéric Vernier, « De la Provence aux Balkans : discours épilinguistiques autour d'un atlas sonore des langues régionales ou minoritaires d'Europe », dans Annie Rialland et Michela Russo (dir.), *Les langues régionales de France. Nouvelles approches, nouvelles méthodologies, revitalisation*, Édition de la Société linguistique de Paris, 2023, p. 247-283.

- Boula de Mareüil, Philippe, Frédéric Vernier et Albert Rilliard, « Enregistrements et transcriptions pour un atlas sonore des langues régionales de France », *Géolinguistique*, n° 17, 2017, p. 23-48.
- Bouysse-Cassagne, Thérèse, « Apuntes para la historia de los puquinahablantes », *Boletín de Arqueología PUCP*, n° 14, 2010, p. 283-307.
- Boyer, Henri, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2017.
- Coloma, Germán, « Una versión alternativa de “El viento norte y el sol” en español », *Revista de Investigación Lingüística*, n° 18, 2015, p. 191-212.
- Crevels, Mily et Pieter Muysken (dir.), *Lenguas de Bolivia*, La Paz, Plural, 2009.
- « Currículo regionalizado y armonizado », *Ministro de educación, Estado plurinacional de Bolivia*, <https://bit.ly/3LXWtA2>.
- Fairclough, Norman, *Critical discourse analysis: The critical study of language*, Londres, Routledge, 2009.
- Fernández-Planas, Ana María et Josefina Carrera-Sabaté, « Castilian Spanish », *Journal of the International Phonetic Association*, vol. 33, n° 2, 2003, p. 255-260.
- Gallinate, Gabriel A., *Mapa Lingüístico de Bolivia (Lenguas/idiomas de Bolivia)*, (PDF) Mapa Lingüístico de Bolivia (Lenguas/idiomas de Bolivia), <https://bit.ly/3FfK1YM>.
- Gordillo, José et Mercedes Del Río, *La visita de Tiquipaya (1573): análisis etno-demográfico de un padrón toledano*, Cochabamba, UMSS-CERES-ODEC/FRE, 1993.
- Itier, César, *Parlons quechua. La langue du Cuzco*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Jackson, Robert, « Naissance et métamorphoses du savoir démographique : le mestizaje des communautés indigènes de la Valle Bajo de Cochabamba, en Bolivie », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 25, n° 1, 1996, p. 69-99.
- Kalt, Susan E., « Spanish as a second language when L1 is Quechua: Endangered languages and the SLA researcher », *Second Language Research*, vol. 28, n° 2, 2012, p. 265-279.
- Lastra, Yolanda, *Cochabamba Quechua Syntax*, La Hague/Paris, Mouton, 1968.
- Leclerc, Jacques, « Déclaration universelle des droits linguistiques », *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, CEFAN, Université Laval, <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/>.
- Martinez, Françoise, « Régénérer la race ». *Politique éducative en Bolivie (1898-1920)*, Paris, IHEAL, 2010.
- Milroy Lesley, *Language and social networks*, Oxford, Blackwell, 1987.

- Moseley, Christopher (dir.), *Atlas of the World's Languages in Danger*, Paris, UNESCO, 2010.
- PEIB-TB [Programa de Educación Intercultural Bilingüe de Tierras Bajas], *Saberes y conocimientos el pueblo ayoreo*, Santa Cruz, SIRENA, 2008.
- Pierrard, Alexis, « Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien », dans Ksenija Djordjević et Virginie Garin (dir.), *Contacts (ou Conflits) de langues en contexte postcommuniste et postcolonial*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2016, p. 275-301.
- Pierrard, Alexis, *Sociolinguistique historique et moderne du quechua sud-bolivien*, Paris, L'Harmattan, 2019.
- Sichra, Inge, « El quechua. La lengua mayoritaria entre las lenguas indígenas », dans Luis Enrique López (dir.), *Diversidad y ecología del lenguaje en Bolivia*, La Paz, PROEIB Andes/Plural Editores, 2006, p. 171-199.
- Sichra, Inge, « “Desde mi perspectiva, la escuela y sus actores son los responsables de...” . Cuando revitalizar es resistir luchando », dans Marleen Haboud Bumachar, Carlos Sánchez Avendaño et Fernando Garcés Velásquez (dir.), *Desplazamiento lingüístico y revitalización: Reflexiones y metodologías emergentes*, Quito, Editorial Universitaria Abya-Yala, 2020, p. 157-182.
- Urioste, Jorge et Joaquín Herrero, *Gramática de la lengua quechua y vocabulario quechua-castellano, castellano-quechua de las voces más usuales*, La Paz, Canata, 1955.